GENESIS

DUKE
Charisma 18273 (dist. Phonogram)

Genesis semble ne pas avoir fini de nous étonner. En balayant les dangers qui guettent les groupes au summum de leur maturité (routine, redite et épuisement de la créativité, voire de la volonté d'exprimer), Genesis a pris le parti de dérouter.

Après le long silence qui avait succédé à « Relayer » ou à « Dark Side Of The Moon », Yes et Pink Floyd avaient tous deux fait un pas en arrière en publiant des disques formellement policés mais manquant de substance et suscitant l'ennui. Dans les mêmes circonstances, Genesis fait un bond en avant, se remet en question et par la même occasion se dégage sensiblement de cette aura baba cool qui était en train de l'envelopper au risque de le faire disparaître. Là où l'expérience des albums solo semble n'avoir eu pour conséquence qu'une diffusion de la création, une explosion de ces constituants difficiles à ressouder postérieurement, Genesis s'inscrit en faux.

Plus que de mettre le groupe en péril, les départs successifs de Peter Gabriel et de Steve Hackett, puis la récente crise, au lieu de faire se dissoudre sa créativité l'ont fait se concentrer, se redéfinir et se déployer. « Duke » est une nouvelle étape de ce triple mouvement. Mais y a-t-il eu véritablement crise ? Non, si l'on veut parler de dissensions entre les membres (quelle qu'en soit la nature, psychologique, économique ou musicale). Oui, si l'on évoque le nécessaire impact sur la vie du groupe d'une crise personnelle aussi grave qu'extra-professionnelle. Et c'est cette crise même qui fournit à « Duke » son unité et l'essentiel de sa substance. Sur douze titres une dizaine l'évoquent, dont six ou sept lui sont consacrés.

Est-ce un concept-album, ou n'est-ce pas un concept-album ? De toute évidence, direz-vous, c'est un concept-album. Preuve en est, la plupart des titres sont enchaînés (enfin, quelques uns), et puis il y a des tas de titres (enfin, plusieurs) qui ont un rapport direct avec celui de l'album : « Duchess », « Duke's Travels », « Duke's End ».

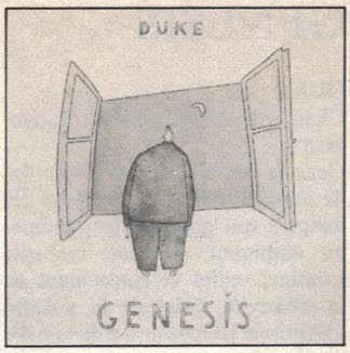
Et puis c'est le même thème sous deux formes différentes (« Behind The Lines ») qui introduit et (« Duke's End ») qui conclut l'œuvre. Dans les paroles, c'est la même « clé » qui l'ouvre (« Guide Vocal ») et qui la clôt (la reprise de « Guide Vocal » à l'intérieur de « Duke's End »). D'accord, mais cette reprise en fin du thème initial on la trouvait déjà avec « Dance On A Vulcano » et « Los Endos », et cela ne faisait pas pour autant de « A Trick Of The Tail » un concept-album, cher Watson. Et puis irai-je jusqu'à faire remarquer que des morceaux comme « Duchess » (malgré son titre), « Man Of Our Times », voire « Misunderstanding », n'ont pas grand-chose à voir avec le thème principal du disque si l'on réduit celui-ci à son expression la plus concrète : le divorce de Phil Collins-Génèse et Résolution.

Ici, il faut s'arrêter quelques instants. D'abord n'allez surtout pas croire qu'à la manière d'un Marvin Gaye, Collins nous fasse, sur le mode lénifiant, la relation plus ou moins fidèle de ses déboires conjugaux. Il sait que de cela, on a peu à faire. Les événements ne sont pas transmissibles, seuls peut-on évoquer les sentiments qu'ils créent, les réflexions qu'ils suscitent. « Duke » est un album de désespoir, de solitude et de fureur, et c'est cela son « concept ». Curieux mélange lié par la violence, latente dans le désespoir et la solitude, plus explicite dans la fureur ; toujours présente. Rien d'étonnant alors à ce que l'on retrouve condensées sur deux faces toutes les tensions de « The Lamb Lies Down On Broadway », le seul album de Genesis qui puisse par sa dureté (hard) et sa vigueur être rapproché de « Duke » (qui possède en plus une sorte de densité et de fulgurance qui le rapproche du « Relayer » de Yes, un autre album où la violence non-dite est pourtant palpable et traverse l'œuvre de part en part).

C'est par ce thème de la déception et de la solitude plus que par la connotation quelque peu artificielle de son titre qu'un morceau comme « Duchess » réintègre le concept, tout comme « Misunderstanding ». Par ceux de la violence et de la solitude latente que s'y rattachent « Man Of Our Times » et « Turn It On Again ».

Quant à la « clé » que j'évoquais plus haut ce n'était pas seulement une image, car si « Duke » est un album à clé, si cette clé c'est le divorce de Phil Collins, ce qui permet de comprendre le fil conducteur de l'album ce sont bel et bien ces dix vers : « Guide Vocal » mieux que le « Guide-chant », le « chant qui nous guide » (l'album est truffé de ce genre d'ambiguïté très britannique) : « C'est moi qui t'ai guidée si loin/Tout ce que tu sais et tout ce que tu sens/Personne ne doit me connaître/Car personne ne comprendrait/Et toi tu tues ce qui te fait peur/Je t'appelle car je dois partir/Tu es libre jusqu'au bout/Il y avait un choix, il n'y en a plus/Je disais bien que tu ne comprendrais pas/Prends ce qui t'appartient et sois damnée. » Ce sont les mots les plus intelligibles d'un album dont la production s'ingénie à brouiller les pistes, et ce n'est certainement pas un hasard. Tout est là, l'incompréhension du monde, l'incommunicabilité, les blocages de « Cul De Sac », la déchirure de « Please Don't Ask », les sordides tractations économico-affectives du divorce, la fuite en avant, la solitude à deux plus encore que celle qui suit la rupture. Sur l'origine des paroles la pochette reste muette, mais tout porte à croire que Collins y est pour beaucoup de par la profondeur de l'implication mais aussi par ces jeux de mots qui, plus que de l'humour, sont signes de détresse.

« Duke » n'est pas un concept album dans ce sens qu'il n'y est conté aucune histoire, qu'on n'y suit aucun récit. Mais comme tous les disques de Genesis, c'est une mosaïque d'émotions, ici unifiées par leur rattachement à un même événement traumatique et mises en forme rigoureusement, à la manière d'un poème symphonique. Mais là encore, ne vous méprenez pas sur le sens de ce dernier terme : si Genesis n'a jamais fait qu'un seul disque de rock, c'est bien ce « Duke ». Les trois derniers albums étaient des collections de chansons peaufinées avec un soin méticuleux ; œuvres de compositeurs. « Duke » est le plus direct, le plus spontané, le plus hard des disques de Genesis depuis les longues plages instrumentales et les rythmes prégnants de « The Lamb Lies Down On Broadway » ; on pourrait presque dire œuvre de musiciens (instrumentistes) ; créée « sur le tas ». Presque, si le collage ne s'articulait si bien ; si l'ensemble n'était « écrit » avec un sens si aigu du drame. Pas moins de trois instrumentaux : un vrai, « Duke's Travel » (il faut savoir que, cherchant une solution à son problème domestique, Phil Collins est allé vivre quelque temps avec sa femme à Vancouver... de là à penser que c'est lui le duc de la fable...!), morceau de bravoure de Tony Banks ; et deux faux : la longue intro de l'album qui débouche sur les vocaux de « Behind The Lines » et sa reprise en final sur la reprise de ceux de « Guide Vocal » ; l'ensemble couvrant plus du quart de l'album. Un son énorme et vague à la fois, direct, qui privilégie étrangement la rythmique (tout comme les arrangements privilégient le rythme au point de masquer des mélodies qui mettent plusieurs écoutes à s'imposer) au détriment des voix. Plus



que jamais, le producteur Dave Hentschel est l'ennemi du silence. Mais ici il abandonne la clarté pour la violence. Les brefs moments de calme (« Guide Vocal », « Heathaze », « Alone Again ») sont noyés dans un déferlement imposant de tambour ; et pour la première fois on peut danser sur la musique de Genesis : sur « Turn It On Again » et son urgence très « nouvelle vague », sur « Misunderstanding », le hit potentiel de l'album, et ces backing vocals à la 10CC sur « Man Of Our Times » ou sur les rythmes exotiques de « Duchess ».

A propos des orchestrations, je parlais récemment avec Banks et Rutherford de l'éventualité d'utiliser un jour l'orchestre symphonique. Tous deux me firent sensiblement la même réponse, à savoir que tant qu'ils pourraient s'en passer ils ne voyaient pas l'intérêt de s'en encombrer. C'était plus qu'une lapalissade, et ils en font ici l'éclatante démonstration. Ecoutez « Heathaze » : l'orchestre est là, les flûtes, les hautbois, les cordes, sans que cela sente le synthétiseur ni que cela sonne comme de l'imitation naturaliste ; et pourtant, ils ne sont que trois... Enfin, la pochette de Lionel « Albert » Kœchlin renouvelle complètement le genre sous des dehors délicatement naïfs. C'est le disque du mois dans l'emballage du mois. – JEAN-MARC BAILLEUX.

ELVIS COSTELLO

GET HAPPY ! !
F. Beat Records 30001 (dist. CBS)

Depuis le « packaging » très controversé de P.I.L., c'est à celui qui pondra l'idée la plus torturée en matière d'innovation (disco) graphique. Après la pochette en grain de sable (spécialement conçue pour endommager toutes les discothèques...) de Duriti Column, c'est au tour de Cos-